
Silvia MOSTACCIO, Marina CAFFIERO, Jan de MAEYER,
Pierre Antoine FABRE, Alessandro SERRA (éd.),
Échelles de pouvoir, rapport de genre. Femmes,
jésuites et modèle ignatien dans le long XIX^e siècle

Louvain, Presses universitaires de Louvain, coll. « L'atelier d'Érasme »,
2014, 302 p.

Claude Langlois



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/34069>
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017
Pagination : 403-405
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Claude Langlois, « Silvia MOSTACCIO, Marina CAFFIERO, Jan de MAEYER, Pierre Antoine FABRE, Alessandro SERRA (éd.), Échelles de pouvoir, rapport de genre. Femmes, jésuites et modèle ignatien dans le long XIX^e siècle », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 180 | octobre-décembre 2017, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 31 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/34069>

Ce document a été généré automatiquement le 31 octobre 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

Silvia MOSTACCIO, Marina CAFFIERO, Jan de MAEYER, Pierre Antoine FABRE, Alessandro SERRA (éd.), Échelles de pouvoir, rapport de genre. Femmes, jésuites et modèle ignatien dans le long XIX^e siècle

Louvain, Presses universitaires de Louvain, coll. « L'atelier d'Érasme »,
2014, 302 p.

Claude Langlois

RÉFÉRENCE

Silvia MOSTACCIO, Marina CAFFIERO, Jan de MAEYER, Pierre Antoine FABRE, Alessandro SERRA (éd.), *Échelles de pouvoir, rapport de genre. Femmes, jésuites et modèle ignatien dans le long XIX^e siècle*, Louvain, Presses universitaires de Louvain, coll. « L'atelier d'Érasme », 2014, 302 p.

- 1 Ouvrage singulier, sorte de manifeste collectif, riche d'aperçus originaux, issu d'un colloque qui s'est tenu en 2013 à l'université de Louvain. Mais le titre de ce dernier était quelque peu différent : « Appropriations et constructions identitaires. Le modèle ignatien dans les congrégations d'hommes et de femmes après 1773. Europe et Amérique ». Le livre qui en est résulté a donc abandonné les *hommes* et a voulu expliciter « le rapport de genre » mais aussi privilégier les « différentes échelles du pouvoir exercé par les femmes et sur elles-mêmes de la part des autorités ecclésiastiques et civiles dans le contrôle des congrégations religieuses féminines inspirées du modèle ignatien » (4 de couverture). Si les *échelles de pouvoir* constituent un

évident rappel que les sociétés religieuses étudiées sont de type hiérarchique, il est plus difficile de savoir s'il faut aussi comprendre ce surtitre comme une volonté de faire interférer études de genre et science du politique.

- 2 L'ouvrage fait l'objet d'une triple entrée en matière. D'abord, l'introduction proprement dite, à cinq mains – les éditeurs de l'ouvrage – dense et argumentée, qu'on peut aussi bien lire en conclusion, comme propositions pour de nouvelles recherches. Ensuite, l'évocation du Procès Girard-Cadière (1729-1730), à comprendre comme le contre-modèle d'un temps révolu, pour une période où le conflit était largement débattu sur la place publique, ce qui ne sera plus le cas de la plupart des dossiers ici rassemblés. Enfin, une présentation historiographique, cette fois à deux mains, qui évoque d'une manière suggestive les pays de missions dans lesquels l'éloignement du centre romain permettait parfois aux Jésuites de la première Compagnie de disposer de plus de latitude et donc d'une plus grande autonomie pour faire place à certaines initiatives féminines.
- 3 Il faut ici dire un mot d'un article, à la marge de ce collectif, mais intéressant pour lui-même, de Fernanda Alfieri, « La conception de la femme dans la Compagnie de Jésus au XIX^e siècle : physiologie, morale et psychologie ». Il est consacré au rapport que le théologien jésuite romain Franzelin a fait en 1873, à la demande du Saint-Office qui souhaitait avoir un avis sur le livre de l'abbé Lecomte, *l'Ovulation spontanée de l'espèce humaine dans ses rapports avec la théologie*. L'ouvrage, je l'ai montré ailleurs (*Le crime d'Onan*, 2005, p. 311-340), ouvre le dossier d'une découverte scientifique récente, celle du cycle féminin, envisagé comme moyen de limiter les naissances. D'où l'intérêt d'une expertise où le théologien dit honnêtement son incompetence. Ce qui, rassurons-nous, ne durera pas pour ses successeurs !
- 4 L'ouvrage, très fortement nourri d'une historiographie à l'aise sur les rapports de genre et compétente sur les problèmes internes des congrégations religieuses, offre l'avantage rare de cadrer large tout en proposant des dossiers originaux. Au titre de l'amplitude du champ de recherche, la manière de donner les exercices à Buenos-Aires ou la mise en œuvre d'un projet d'institutrices indigènes au Canada. L'essentiel des enquêtes se concentre toutefois sur l'Europe : Espagne, Italie, Grande-Bretagne, Belgique et France plus encore.
- 5 Plutôt que d'énumérer, je retiendrai trois études qui paraissent exemplaires de cette enquête vraiment collective. D'abord celle de Giancarlo Rocca, l'éminent éditeur du *Dizionario degli istituti di perfezione*. Il présente une monographie très documentée sur les premières années des Filles du Sacré-Cœur, congrégation italienne fondée en 1831 et sur les rapports entretenus par celle-ci avec les Jésuites. Mais surtout cet éminent connaisseur du monde congréganiste explore finement les limites d'une possible appropriation des Constitutions de la Compagnie par une communauté de femmes : le point litigieux, sur lequel Rome demandera avec insistance après 1850 de revenir, est la manifestation de conscience, cette ouverture régulière de son intérieur à sa supérieure, justifiée dans la Compagnie en vue d'une plus grande efficacité de l'action apostolique, mais ici contestée. Le dossier qui mériterait d'être repris pour lui-même, tenait à cœur au régulateur romain qui en 1890, par le décret *Quemadmodum*, supprima toute ouverture de conscience tant pour les instituts masculins que féminins. Cette décision ultime éclaire les circonstances du conflit initial, puisqu'en 1890 la confusion reprochée supérieur/confesseur a semblé plus dommageable que le risque spécifique, visé plus tôt, dû à la transposition de l'ouverture de conscience jésuite dans l'univers féminin.

- 6 L'article de Kristien Suenens consacré à la situation de la Belgique au milieu du XIX^e siècle (1850-1880) offre l'intérêt de proposer, sans insistance systématique, un pannel de raisons incitant les congrégations de femmes à se rapprocher de la Compagnie : l'attrait du modèle ignatien de constitution ; la nécessité d'une direction spirituelle, domaine où les Jésuites jouissent longtemps d'une position de monopole ; la proximité des activités apostoliques, principalement dans l'enseignement ; le bénéfice tiré par les congrégations de la mise à disposition par la Compagnie de leur réseau d'influence ; enfin ce qu'on pourrait appeler une affiliation gratifiante dans un contexte de faible légitimité officielle. En effet, ces nouvelles familles religieuses ne reçoivent pas de leur Église la reconnaissance officielle (vœux solennels) qui est accordée aux seules communautés cloîtrées et donc cherchent auprès d'un ordre qui retrouve progressivement au XIX^e siècle son prestige antérieur à tirer quelque bénéfice de cette nouvelle proximité.
- 7 L'étude qu'Alessandro Serra consacre à l'impossible réforme des constitutions des dames du Sacré-Cœur en 1839-1843, crise connue déjà, mais ici fort bien documentée, concerne un dossier à l'exemplarité évidente, mais d'interprétation difficile. La fondatrice Madeleine-Sophie Barat, consciente du risque d'éclatement d'une famille religieuse déjà largement présente en Europe et aux États-Unis, voulait renforcer le pouvoir de la supérieure générale en s'inspirant du modèle de la Compagnie. L'échec, au moins momentané, de sa tentative montre que la lucidité du diagnostic n'avait pas suffi pour surmonter des oppositions prévisibles (le gallicanisme de l'archevêque de Paris) et d'autres qui l'étaient moins, comme le retrait du Père Roothan, général de la Compagnie, désireux de ne pas engager son ordre dans la direction des congrégations féminines. Mais l'intérêt de l'article est de montrer comment, à une récente lecture féministe interne, destinée à moderniser une présentation hagiographique de la fondatrice, il est possible de substituer une approche plurielle du conflit qui tienne mieux compte de la réalité car elle fait apparaître le poids des personnes et la pluralité des stratégies. Pour complexifier plus encore cette approche, on pourrait sans doute aussi réintroduire une lecture sociale de la crise en pointant la faible légitimité de la fondatrice, de modestes origines, au regard des grandes figures de l'aristocratie qui occupent alors les premières places dans la congrégation et donc mettre en avant sa volonté de s'appuyer sur sa légitimité symbolique, liée à son statut de fondatrice.
- 8 Ces recherches très neuves appellent trois remarques. La première concerne l'importance de la période 1830-1850, voire plus précisément ce qui se joue souvent autour des années 1840. On se trouve en présence d'une conflictualité souvent plus ample, l'exemple des Dames du Sacré-Cœur le montre bien, qui en France particulièrement, est lié à l'opposition entre de nouveaux évêques, gallicans de surcroît, qui veulent contrôler entièrement la vie religieuse de leur diocèse, et des fondatrices dont les congrégations arrivent à maturité et qui veulent, pour se développer, notamment à l'international, disposer d'une plus grande liberté d'action. Et dans beaucoup de cas, comme celui de la congrégation de Saint-Joseph de Cluny, les Jésuites ne sont pas dans le tableau, mais toujours l'évêque diocésain où la congrégation a pris naissance. Et c'est dans ce cadre plus large qu'il conviendrait de situer les recherches d'alliances nouées en priorité avec les Jésuites, avec lesquels les conflits restent plutôt secondaires au regard de l'aide qu'ils procurent aux congrégations.
- 9 La seconde remarque concerne les modalités du rapport à la Compagnie. Si l'on revient à des textes référentiels de la Compagnie – Exercices spirituels, Constitution ou Ratio

studiorum – qui correspondent à trois modalités de rapports à la Compagnie – spiritualité, organisation, activité principale – on est frappé de voir combien, pour des congrégations féminines le plus souvent enseignantes qui cherchent à se rapprocher de la Compagnie, le troisième volet, le modèle scolaire est absent. Il serait intéressant d'en savoir les raisons. Un suivisme qui ne ferait pas débat ? Une absence de référence qui tiendrait à l'écart trop grand entre les types d'enseignement dispensés ? On souhaiterait entendre les réponses, quelles qu'elles soient.

- 10 La dernière remarque porte sur le lieu d'où l'on parle, pour utiliser une formule commode. Le rapport des congrégations ici analysées à Ignace est donné comme allant de soi. Ce qui est loin d'être évident. Il faudrait en effet écrire une autre histoire, qui commence au lendemain du Concile de Vatican II, avec l'incitation faite aux familles religieuses de revenir à leur charisme fondateur. Cette quasi-obligation les mettait en face de la masculinité évidente de tels modèles (Benoit, François, Dominique, Ignace, Vincent de Paul), de la difficulté pour toutes les congrégations du XIX^e siècle de regarder leurs fondatrices comme porteuses d'un charisme spécifique, et donc du report qu'elles étaient obligées de faire sur des figures masculines plus anciennes et mieux identifiables. D'où des regroupements progressivement opérés autour de saint Dominique ou de saint Vincent de Paul. D'où, plus précisément, la naissance en France, à partir de 1972, d'une « union des supérieures majeures ignatienne » qui maintenant, sous un autre sigle, en réunit environ trente-cinq, la plupart du XIX^e siècle. Si le rôle des Jésuites dans l'émergence de ces congrégations est une réalité, mieux connue par les monographies ici rassemblées, la conscience partagée par des congrégations féminines au cheminement spécifique d'avoir une commune origine dans le fondateur de la Compagnie est une fiction qui s'inscrit dans les dures réalités de l'après-concile. La non-prise en compte de cette histoire récente ne met aucunement en cause des enquêtes qui valent ici pour elles-mêmes, mais elle introduit des manières de dire – par exemple en faisant rapport au fondateur (*ignatien*) plutôt qu'à la Compagnie (*jésuite*) – qui conduisent à transposer dans le XIX^e siècle un type d'appropriation collectif qui, à l'heure des congrégations féminines individualisées et triomphantes, ne pouvait exister comme telle.